

JACQUES LACAN
VERS UN SIGNIFIANT NOUVEAU

Texte établi par Jacques-Alain

L' ESCROQUERIE PSYCHANALYTIQUE

Il y a des gens bien intentionnés à mon endroit — qu'est-ce qui peut bien faire que des gens soient bien intentionnés à mon endroit ? c'est qu'ils ne me connaissent pas, car quant à moi, je ne suis pas plein de bonnes intentions — il y a donc des gens bien intentionnés qui m'ont quelquefois écrit des lettres comme quoi mon bafouillage de la dernière fois concernant le discours analytique était un lapsus.

Qu'est-ce qui distingue le lapsus de l'erreur grossière ? J'ai d'autant plus tendance à classer comme erreur ce que l'on veut ici qualifier de lapsus que tout de même, ce discours analytique, j'en ai déjà un tant soit peu parlé. Quand je parle, je m'imagine que je dis quelque chose. L'ennuyeux, c'est que je suis censé avoir fait lapsus, en matière, si je puis dire, d'écrit. Cela prend une importance particulière quand il s'agit d'écrit, par quelqu'un — moi en l'occasion — trouvé.

Il m'est arrivé autrefois de dire, à l'imitation d'un peintre célèbre — *Je ne cherche pas, je trouve*. Au point où j'en suis, je ne trouve pas tant que je ne cherche. Autrement dit, je tourne en rond. Et c'est bien ce qui s'est produit — les lettres écrites n'étaient pas dans le bon sens, dans le sens où elles tournent, elles étaient embrouillées.

Il faut dire que je n'ai pas tout à fait commis ce lapsus sans raison, et si j'ai certes imaginé de travers l'ordre dans lequel les lettres tournaient, je crois tout au moins savoir ce que je voulais dire. Je vais essayer aujourd'hui de vous expliquer quoi. J'y suis d'ailleurs encouragé par l'audition que j'ai reçue hier soir à l'École Freudienne d'une Mme Kress-Rosen, laquelle a eu la bonté de dire, presque, ce que je voulais répondre à une personne qui m'a demandé, sur l'avis paraît-il de Roman Jakobson, de parler de ce qui le concerne.

Mon premier sentiment était de dire que ce que j'appelle la linguisterie exige la psychanalyse pour être soutenue. J'ajouterai qu'il n'y a pas d'autre linguistique que la linguisterie. Cela ne veut pas dire que la psychanalyse soit toute la linguistique. L'événement le prouve, puisqu'on fait de la linguistique depuis très longtemps, depuis le *Cratyle*, depuis Donat, depuis Pricien, puisqu'on en a toujours fait. Cela d'ailleurs n'arrange rien.

8

Je pense que, vous étant informés auprès des Belges, il est parvenu à vos oreilles que j'ai parlé de la psychanalyse comme pouvant être une escroquerie. C'est ce sur quoi j'insistais en faisant tourner mes lettres, et en vous parlant du S_1 qui paraît promettre un S_2 . Il faut se souvenir à ce propos de ce que j'ai dit en son temps, qu'un signifiant était ce qui représente le sujet auprès d'un autre signifiant. Quoi en déduire ? Je vais vous donner

une indication, ne serait-ce que pour éclairer ma route, parce qu'elle ne va pas de soi. La psychanalyse est peut-être une escroquerie, mais ça n'est pas n'importe laquelle — c'est une escroquerie qui tombe juste par rapport à ce qu'est le signifiant, soit quelque chose de bien spécial, qui a des effets de sens. Aussi bien suffirait-il que je connote le S_2 non pas d'être le second dans le temps, mais d'avoir un sens double, pour que le S_1 prenne sa place correctement.

Le poids de cette duplicité de sens est commun à tout signifiant, Mme Kress-Rosen ne me contredira pas — si elle veut le faire d'une façon quelconque, qu'elle me fasse signe, puisque je me félicite qu'elle soit là. A cet égard, la psychanalyse n'est pas plus une escroquerie que la poésie elle-même.

La poésie se fonde précisément sur cette ambiguïté dont je parle, et que je qualifie du sens double. Elle paraît relever de la relation du signifiant au signifié, et on peut dire d'une certaine façon qu'elle est imaginativement symbolique. Si en effet la langue — c'est de là que Saussure prend son départ — est le fruit d'une maturation, d'un mûrissement, qui se cristallise dans l'usage, la poésie relève d'une violence faite à cet usage, dont nous avons des preuves — si j'ai évoqué la dernière fois Dante et la poésie amoureuse, c'est bien pour marquer cette violence. La philosophie fait tout pour l'effacer, en quoi elle est le champ d'essai de l'escroquerie. C'est en quoi, aussi bien, on ne peut pas dire que la poésie n'y joue pas à sa façon, innocemment, ce que j'ai connoté à l'instant de l'imaginativement symbolique. Ça s'appelle la vérité.

Ça s'appelle la vérité notamment sur le rapport sexuel, à savoir que, comme je le dis peut-être le premier — je ne vois pas pourquoi je m'en ferais un titre — le rapport sexuel, il n'y en a pas. Il n'y en a pas à proprement parler, je veux dire au sens où quelque chose ferait qu'un homme reconnaîtrait forcément une femme. Moi, j'ai cette faiblesse de *la* reconnaître, mais je suis assez averti pour avoir fait remarquer qu'il n'y a pas de *la*. Cela coïncide avec mon expérience — je ne reconnais pas toutes les femmes.

Le rapport sexuel, il n'y en a pas, mais cela ne va pas de soi. Il n'y en a pas, sauf incestueux. C'est très exactement ça qu'a avancé Freud - il n'y en a pas, sauf incestueux, ou meurtrier. Le mythe d'Œdipe désigne ceci, que la seule personne avec laquelle on ait envie de coucher, c'est sa mère, et que pour le père, on le tue.

9

C'est même d'autant plus probable qu'on ne sait pas qu'ils sont votre père et votre mère. C'est exactement pour ça que le mythe a un sens — Œdipe a tué quelqu'un qu'il ne connaissait pas, et il a couché avec quelqu'un dont il n'avait aucune idée que c'était sa mère. Cela veut dire en somme qu'il n'y a de vrai que la castration. Du moins, avec la castration, on est sûr d'y échapper. Ce n'est pas tellement du meurtre du père qu'il s'agit que de sa castration — la castration passe par le meurtre. Quant à la mère, le mieux qu'on ait à en faire, c'est de se le couper, pour être sûr de ne pas commettre l'inceste.

Je voudrais réussir à vous donner la réfraction de ces vérités dans le sens. Il faudrait arriver à donner l'idée d'une structure qui incarnerait le sens d'une façon correcte. Contrairement à ce qu'on dit, il n'y a pas de vérité sur le réel, puisque le réel se dessine comme excluant le sens. Ce serait encore trop dire qu'il y a du réel, parce que le dire, c'est supposer un sens. Le mot *réel* a lui-même un sens, et j'ai même en son temps joué là-dessus en évoquant l'écho du mot *reus*, qui en latin veut dire coupable — on est plus ou moins coupable du réel. C'est bien pourquoi la psychanalyse est une chose sérieuse, et qu'il n'est pas absurde de dire qu'elle peut glisser dans l'escroquerie.

Il faut noter au passage, comme je l'ai fait remarquer à Pierre Soury à son cours de Jussieu, que si on fait comme lui du tore retournable l'approche du noeud borroméen, cela

suppose qu'un seul tore est retourné. Non pas qu'on ne puisse en retourner d'autres, mais alors, ce n'est plus un nœud borroméen. Je vous ai donné une idée de ça la dernière fois, par un petit dessin. Il n'est donc pas surprenant d'énoncer à propos du tore retourné, si ce tore est celui du symbolique, que ce qui est dedans est symboliquement réel.

Le symboliquement réel n'est pas le réellement symbolique. Le réellement symbolique, c'est le symbolique inclus dans le réel, lequel a bel et bien un nom — cela s'appelle le mensonge. Le symboliquement réel, soit ce qui du réel se connote à l'intérieur du symbolique, c'est l'angoisse. Le symptôme est réel. C'est même la seule chose vraiment réelle, c'est-à-dire qui conserve un sens dans le réel. C'est bien pour cette raison que le psychanalyste peut, s'il a de la chance, intervenir symboliquement pour le dissoudre dans le réel.

Ce qui est symboliquement imaginaire, c'est la géométrie. Le fameux *mos geometricus* dont on a fait tant de cas n'est que la géométrie des anges — malgré l'écriture, elle n'existe pas. J'ai autrefois beaucoup taquiné le Révérend Père Teilhard de Chardin en lui faisant remarquer que s'il tenait tellement à l'écriture, il fallait qu'il reconnaisse que les anges, ça existait. Paradoxalement, le Révérend Père n'y croyait pas — il croyait en l'homme, d'où son histoire d'homínisation de la planète. Je ne vois pas pourquoi on croirait plus à l'homínisation de quoi que ce soit qu'à la géométrie.

10

La géométrie concerne expressément les anges, et pour le reste, c'est-à-dire pour la structure, ne règne qu'une chose, c'est ce que j'appelle l'inhibition. Inhibition à laquelle je m'attaque, je veux dire que je m'en soucie, que je me fais un tracas.

Le tracas que je me fais pour tout ce que je vous apporte ici comme structure, est lié à ce seul fait, que la géométrie véritable n'est pas celle que l'on croit, celle qui relève de purs esprits, mais celle qui a un corps. C'est ce que nous voulons dire quand nous parlons de structure. Et pour commencer, je vais vous mettre noir sur blanc de quoi on parle quand on parle de structure.

Voici un tore troué. Vous voyez ici le bord —si l'on peut s'exprimer aussi improprement — le bord du trou qui est dans le tore, et là le corps du tore. Il est facile de le compléter si on s'aperçoit — je dois ça à Pierre Soury — qu'à trouser ce tore, on fait en même temps un trou dans un autre tore, enchaîné avec lui.

Je vais essayer de vous figurer ce qu'on peut dessiner d'une structure. Vous voyez ici le tore vert à l'intérieur du tore rouge. Par contre, vous pouvez voir ici le tore vert à l'extérieur. Mais ce n'est pas vraiment un second tore, puisque c'est toujours de la même figure, mais qui se démontre pouvoir glisser en tournant à l'intérieur du tore rouge, et qui réalise ce tore en chaîne avec le premier.

[...]

11

Faisons tourner le tore vert qui se trouve être à la surface extérieure au tore rouge. Il représente très précisément ce que nous pourrions appeler le complémentaire du tore rouge, c'est-à-dire le tore enchaîné. Mais supposez que ce soit le tore rouge que nous fassions glisser ainsi. Nous obtenons une réalisation inverse, — quelque chose qui est vide se noue à quelque chose qui est vide. Loin que nous ayons deux choses concentriques, nous avons au contraire deux choses qui jouent l'une sur l'autre. Ce que j'éclaire par cette manipulation, c'est ce que j'ai appelé parole pleine et parole vide.

La parole pleine est une parole pleine de sens. La parole vide est une parole qui n'a que de la signification — j'espère que Mme Kress-Rosen, dont je perçois le sourire fûté, ne voit

pas à ça un trop grand inconvénient. La parole est pleine de sens parce qu'elle part de cette duplicité ici dessinée (fig. 1) — c'est parce que le mot a double sens qu'il est S_2 , que le mot *sens* est plein de lui-même. Et quand j'ai parlé de vérité, c'est au sens que je me réfère.

Le propre de la poésie quand elle rate, c'est de n'avoir qu'une signification, d'être pur nœud d'un mot avec un autre mot. Il n'en reste pas moins que la volonté de sens consiste à éliminer le double sens, ce qui ne se conçoit qu'à réaliser cette figure, (fig. 3), c'est-à-dire à faire qu'il n'y ait qu'un sens, le vert recouvrant le rouge. Comment le poète peut-il réaliser ce tour de force, de faire qu'un sens soit absent ? En le remplaçant, ce sens absent, par la signification. La signification n'est pas ce qu'un vain peuple croit. C'est un mot vide. C'est ce qui s'exprime dans le qualificatif mis par Dante sur sa poésie, à savoir qu'elle soit amoureuse.

L'amour n'est rien qu'une signification, et on voit bien la façon dont Dante l'incarne, cette signification. Le désir, lui, a un sens, mais l'amour — tel que j'en ai déjà fait état dans mon Séminaire sur *l'Éthique*, soit tel que l'amour courtois le supporte - l'amour est vide.

15mars 1977